

La « Complainte de Fantômas » et la « Complainte de Fualdès »

Marc Angenot

Volume 4, Number 4, 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036351ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036351ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Angenot, M. (1968). La « Complainte de Fantômas » et la « Complainte de Fualdès ». *Études françaises*, 4(4), 424–431. <https://doi.org/10.7202/036351ar>

LA « COMPLAINTÉ DE FANTÔMAS »
ET
LA « COMPLAINTÉ DE FUALDÈS »

On sait que la « révolution surréaliste » a été porter la torche et la hache dans la hiérarchie sacrée des *valeurs* littéraires. Les surréalistes ont substitué au classement « officiel » des auteurs un autre classement, rigoureux, mais très différent. « Les classiques que s'est choisi la société bourgeoise ne sont pas les nôtres », dit André Breton.

Dans ce nouveau panthéon littéraire, la traditionnelle et arbitraire distinction entre la sous-littérature et la Littérature au sens noble vole en éclats. Les critères de bon goût qui seuls rejettent dans les ténèbres extérieures, d'Eugène Sue à nos jours, une grande part de la production romanesque sont dénoncés par eux. Par son refus de la culture et du goût bourgeois, Lautréamont — qui emprunte son pseudonyme à Sue et cite Rocambole ¹ — rappelle certains traits du roman-feuilleton dont il était nourri. Les romans de Marcel Allain et Pierre Souvestre, les légendaires *Fantômas*, constituent l'incarnation même du « merveilleux moderne ». L'emphase et la frénésie s'y allient à la précision et au réalisme.

« *Fantômas* est, au point de vue imaginaire, une des œuvres les plus riches qui existent », écrivait déjà Guillaume Apollinaire ². Robert Desnos y voyait, pour sa part, « un des monuments les plus formidables de la poésie spontanée » ³. *Fantômas*, c'est pour lui ce « chef-d'œuvre épique, cette équipée mondiale dont Paris est le centre, et qui est peut-être l'aboutissement et l'apo-

1. *Poésies*, Paris, José Corti, p. 300.

2. Dans *Mercure de France*, 16 juillet 1914.

3. « Imagerie moderne », dans *Documents*, n° 1, 1929, p. 377.

théose d'un siècle de poésie et d'imagination »⁴. Surenchère verbale que tout cela? Allez-y voir!

La *Complainte de Fantômas*, que donne Desnos en 1933, reste en tout cas le témoignage de cette passion pour le « maître de l'Effroi ». Ce poème de vingt-six sixains de sept pieds, *a b b a c c*, est, en apparence, pour le contenu, une simple versification très fidèle au « sérial » d'Allain et Souvestre. Il présente en une gradation les crimes les plus marquants de la carrière de « Maître de l'Épouvante » qui se dissimule sans cesse sous des masques différents⁵:

*Ecoutez . . . Faites silence
La triste énumération
De tous les forfaits sans nom
Des crimes des violences
Toujours impunis, hélas!
Du criminel Fantômas.*

Triomphe de l'humour noir, dira-t-on, que ce pastiche surréalisé de chanson populaire qui plonge l'auditeur dans l'horreur et la frénésie sans se départir d'un ton moralisant et bon enfant et sur un rythme guilleret. Cela va ainsi jusqu'à l'envoi final:

*Allongeant son ombre immense
Sur le monde et sur Paris
Quel est ce spectre aux yeux gris
Qui surgit dans le silence?
Fantômas, serait-ce toi
Qui te dresses sur les toits?*

En fait, ce poème de Desnos, si proche qu'il soit des affabulations de Souvestre et Allain, est *aussi*, tant pour la forme que pour le fond, le décalque très fidèle d'une complainte populaire du XIX^e siècle. Il vient s'ajouter à cette influence première celle d'une parodie antérieure — 1880 — de cette œuvrette déjà parodique. Au reste, si nous soulevons ce problème de sources, ce n'est pas pour faire preuve d'érudition sur un sujet

4. *La Rue de la Gaïeté*, Paris, Les 13 Epis, 1947, p. 11. Et le goût de Rimbaud pour les « livres érotiques sans orthographe ».

5. Nous citons la *Complainte de Fantômas* d'après l'édition d'ensemble des poèmes de Robert Desnos parue sous le titre *Domaine public*, Paris, Gallimard, « Le Point du jour », 1953, 420 p.

aussi mince : nous voudrions évoquer, par là, certaines interactions singulières qui peuvent se rencontrer entre la littérature populaire et la poésie moderne.

*

* *

Antoine Bernard Fualdès, né dans le Rouergue vers 1761, fut procureur impérial à Rodez jusqu'en 1814. Il fut sauvagement assassiné dans sa ville en 1817 et ce meurtre suscita une énigme policière qui passionna l'opinion. Les détails atroces de l'exécution de Fualdès, la personnalité étrange de la victime, l'épais mystère où se débattit l'instruction, des témoins qui se dérobaient, un premier procès contre Bastide, Jausion et Colard qui se termine dans la confusion : l'affaire, en effet, était bien de nature à soulever une vague d'intérêt, en France et dans l'Europe entière. La guillotine y mit un point final, pour la justice tout au moins. Une lumière « définitive » semble bien avoir été faite, à la longue, sur le crime et ses mobiles. Les têtes des trois complices roulèrent dans la sciure en juin 1818, à Albi. Tels sont les faits ⁶.

La fortune littéraire de cette « ténébreuse affaire » ne faisait que commencer. On jouait Fualdès sur les tréteaux à Paris comme en province. Pour deux sous, on pouvait voir mimer l'assassinat ⁷. Enfin, un dentiste nommé Catalan fit, par divertissement, une complainte parodique sur le sujet : le succès en fut immédiat et durable.

L'histoire du Fualdès est depuis belle lurette oubliée, mais peut-être qu'en France la *Complainte* fait encore partie d'un répertoire populaire qui se transmet en s'altérant. Or, par la prosodie, le style, le ton, le

6. Cf. *Notice des séances de la cour d'Assises de l'Aveyron pour le jugement des prévenus de l'assassinat de M. Fualdès*, Marseille, Antoine Ricard, 1817; *Relation des débats de la cour d'Assises d'Albi [...] pour le jugement des prévenus de l'assassinat de M. Fualdès [...]*, Marseille, Antoine Ricard, 1818.

7. Cf. Du Mersan : « On vit longtemps dans la cour des Fontaines à Paris un endroit disposé comme le bouge de la femme Bancal et dans lequel la scène de l'assassinat était représentée au naturel. On y assistait pour la bagatelle de deux sous. » (Cité dans le *Grand dictionnaire Larousse universel du XIX^e siècle*, t. VIII, art. « Fualdès »).

thème, le démarquage littéral de certains passages, la *Complainte de Fantômas* peut être superposée à la *Complainte de Fualdès*. Desnos, au demeurant, n'a-t-il pas laissé une clé dans son titre ? Le poète n'a pas dû aller chercher bien loin son modèle qui, bizarrement, est reproduit tout au long dans le *Grand dictionnaire Larousse universel du XIX^e siècle*⁸.

« Écoutez... Faites silence » : ainsi commence Desnos. Et Catalan :

*Ecoutez peuple de France
Du royaume de Chili
Peuple de Russie aussi
Du Cap de Bonne Espérance
Le mémorable accident
D'un crime très conséquent*
(premier sixain)

De même que chez Desnos, l'auteur ne manque pas d'intervenir pour moraliser sentencieusement :

*Hélas par un sort étrange
Pouvant vivre honnêtement
Ayant femme et des enfants
J'aurais l'argent de change
Résolus ce grand forfait
Pour acquitter un effet*
(6^e sixain)

Outre le décalque évident du système prosodique, on remarquera que Desnos retombe sur les mêmes rimes (bien pauvres cependant) :

*Encore un triste forfait
De Fantômas en effet!*⁹

8. T. VIII, art. « Fualdès ».

9. Cf. d'autres passages sur ce ton, dans la *Complainte de Fualdès*:

*Malgré la sainte assistance
De leurs dignes confesseurs
Ces scélérats imposteurs
Restent dans l'impénitence
Et montent sur l'échafaud
Sans avouer leurs défauts*
(47^e sixain)

Chez Robert Desnos :

*Qui c'était? mais c'était lui,
L'auteur de ce plan cupide!
User aussi mal son temps
Quand on est intelligent!*
(16^e sixain)

À ces passages niaisement moraux, que tous deux parodient avec bonne humeur, s'opposent chez les deux poètes des scènes de Grand Guignol :

*Voilà le sang qui s'épanche
Mais la Bancal aux aguets
Le reçoit dans un baquet
Disant: En place d'eau blanche
Y mettant un peu de son
Ce sera pour mon cochon*
(16^e sixain)

C'est de Fualdès qu'il est question plus haut; et voici Fantômas à l'œuvre :

*Il fit tuer par la Toulouche,
Vieillard de aux yeux dégoûtants
Un Anglais à grands coups de dents
Et le sang remplit sa bouche [...]*
(10^e sixain)

Tout finit au mieux pour la justice et la morale dans la *Complainte de Fualdès* :

*A trois heures et demie
Le troisième jour de juin
Cette bande d'assassin
De la prison est sortie
Pour subir leur châtimement
Aux termes du jugement*
(45^e sixain)

Fantômas, qui se rit de la guillotine, « ne s'est pas soumis aux lois ».

On nous objectera cependant qu'entre les deux *Complaintes* existe une différence essentielle que nous avons feint d'ignorer. Le dentiste Catalan n'évoque qu'un seul crime; Desnos, fidèle aux romans, attribue au « maître de l'Effroi » une suite de forfaits de plus en plus invraisemblables commis sous divers masques, sous diverses personnalités d'emprunt.

Or, une parodie de *Fualdès*, datant de 1886, présente toutes ces caractéristiques. Elle semble être le chaînon intermédiaire entre les deux poèmes. *Les Crimes de Boulanger (air de Fualdès)* démarque d'assez près la chanson primitive, mais l'auteur anonyme, favorable du reste au « Brav' Général », lui attribue par antiphrase tous les méfaits imputés en réalité aux grands personnages de la Troisième République. Le

premier sixain est vraiment très proche de Desnos :

*Ecoutez peuples du monde,
Ecoutez grands et petits
Pour entendre les récits
Des crimes de Barbe-Blonde
Connu sous l'nom mensonger
De Général Boulanger*¹⁰

La chute sur le nom du criminel se fait de façon identique. Si Boulanger est nommé « cet insigne malfaiteur », Fantômas sera chez Desnos « cet infâme malfaiteur » :

*Il n'avait donc pas de cœur
Cet infâme malfaiteur!*

Le thème du déguisement apparaît chez les deux chansonniers avec le même humour et la même naïveté feinte. Sur Boulanger :

*Pour dépister la police,
Cet insigne malfaiteur
S' fit poser chez un coiffeur
Un' bel' barbe longue, et lisse;
C'est grâce à ces favoris
Qu'on l' surnomma Jules Ferry*

Pour Fantômas :

*Certain secret d'importance
Allait être dit au Tzar
Fantômas le reçut car
Ayant pris sa ressemblance
Il remplaçait l'empereur
Quand Juv' l'arrêta sans peur.
(9^e sixain)*

Cependant, si nos comparaisons sont probantes, il nous faudra concilier nos deux sources : il reste à expliquer le lien qui existe entre certains thèmes popu-

10. La chanson avait été reproduite dans un pamphlet d'Action française : *Branthôme*, « Le brav' général Boulanger », Paris, Léheur, 1930. Sa date augmente la probabilité que Desnos ait pu en avoir connaissance.

La musique originale de la *Complainte de Fualdès* est empruntée à la *Clef du Caveau*, n° 1375 (air du maréchal de Saxe).

Ce sera Kurt Weil, du reste, qui fera la musique du poème de Robert Desnos, Kurt Weil qui avait déjà composé l'admirable mélodie de la *Complainte de Mackie Messer* (l'Opéra de quat' sous).

lares du XIX^e siècle (qui apparaissent dans *Fualdès*) et les romans de *Fantômas*. On y retrouve une même épopée « noire », un même type de héros frénétique. Mais *Fantômas* ressemble à Chéri-Bibi qui ressemble à Rocambole qui ressemble aux héros noirs du *gothic novel*... « La Bancal » engendre « la Chouette » qui engendre « la mère Toulouche »... Dans la reconstitution que l'on pourrait avancer de cette filière populaire, la *Complainte de Fualdès* appartient à l'« époque des cantilènes », et les *Fantômas* d'Allain et Souvestre sont l'aboutissement « épique » d'un siècle de rêverie collective. Tout dans cette rêverie — le mystère, la violence, les métamorphoses, le don d'ubiquité, — devait séduire les surréalistes.

C'est pour avoir deviné ces liens secrets et avoir provoqué la convergence dans son poème de ces deux moments d'une même inspiration que Desnos, loin d'avoir fait œuvre de rhapsode ou de parodiste, a rendu vie littéraire à une thématique inavouablement méprisée.

Qu'avait fait d'autre en son temps Isidore Ducasse ?

Maldoror — il le dit — est frère de Rocambole...

MARC ANGENOT

Technique du rêve : les choses et les êtres apparaissent
 sont comme au rêve, comme déguisés mais avec quel-
 d'une localité. Présence qu'on ne questionne pas, on les
 connaît, mais nous est assés de l'aspect toujours différent
 (tient cela est-il dans l'obscurité) qui attend de nous, qui
 nous pose un nouveau problème, nous ramène à l'obscurité. Tout est
 constant à mesure, pas à pas, adieu à mesure. Toute chose
 est là, elle est comme elle. Tel était le depuis un long
 moment et on ne s'en aperçoit pas : c'est à dire que la grande
 constance fait l'ignorance de la fatalité, et c'est tout : selon la
 perspective propre, c'est affirmatif. On ne cherche pas à
 savoir comment il se fait et pourquoi tel se trouve là, on
 ne cherche pas à savoir pourquoi il n'est plus en tel.
 Ce n'est pas ce n'est plus en (ce n'est pas un tel se perd dans
 ça ; question qui n'est pas posée, du moins d'abord, on
 considérerait sans doute la possibilité d'une présence invisible et
 questionner aussi. Mais ce n'est pas la question qu'on pose, la
 nous, en train, la nous laisse, la nous suppose d'un certain